

ANTI**RESSE**

N° 238 | 21.6.2020

Jean Raspail prophète & théologien

Exil, mode d'emploi



Observe • Analyse • Intervient

LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Oui, cher Jean Raspail: quelqu'un se souviendra des hommes!

JEAN RASPAIL M'A DONNÉ LA CONFIANCE D'ENTRER EN LITTÉRATURE ET UN TITRE DANS LE PLUS BEAU DES ROYAUMES - UN ROYAUME DE RÊVE ET DE GESTE. LE 17 JUIN DERNIER, EN L'ÉGLISE SAINT-ROCH, NOUS L'AVONS ACCOMPAGNÉ POUR SA DERNIÈRE TRAVERSÉE. CE CARNET DE BORD EST MON HOMMAGE.

SHENZHEN, 30.3.2019. PHOTO SD.

«La Bête, c'est la Masse.»

(Jean Raspail, 12 juillet 2019.)

Il est des coïncidences qui ne peuvent pas en être. Au moment où Jean Raspail quittait ce monde, le 13 juin 2020, sa prophétie du *Camp des Saints* se déployait en farandole dans les rues d'Occident. Ceux qui la niaient le plus farouchement sont passés du déni à l'accommodement. Des foules euphoriques dansent sur le cadavre de la civilisation de l'homme blanc. Le lynchage déborde des universités, devenues les Politburos du nouvel obscurantisme: c'est là qu'on avait commencé à brûler les auteurs «mâles, blancs et morts». Il se déploie désormais dans la rue. Des statues sont renversées, des chefs-d'œuvre du cinéma sont retirés de la diffusion. Comme dans *Le Camp des Saints*, deux abîmes se répondent: le néant de ceux qui haïssent tout ce qu'ils ont attiré le néant de ceux qui n'ont rien à laisser derrière eux. Les racistes gavés d'idéologie qui défilent en transe seront exterminés demain par les racisés à l'état brut - avant que l'Ordre, absolu, agnostique et technologique leur impose à tous

sa paix sans merci et sans humanité aucune. Ils se croient arrivés au pays d'Oz, ils ne sont qu'à Weimar.

MÉDIUM

C'est le roman le plus politiquement incorrect de ce dernier demi-siècle en langue française. Auprès de lui, *Soumission* de Houellebecq a le souffle d'un acte notarié. Il a pourtant été édité et réédité, parce que la vraie littérature est intouchable. Le génie est un sauf-conduit. *Le Camp des Saints* est paru en 1973, une année avant *Waterloo*. Non la bataille, bien entendu, mais le grand hit d'ABBA qui valut à la Suède de rafler l'Eurovision. J'avais six ans. À seize, pensais-je plutôt aux damnés de Raspail ou aux déesses suédoises en tenues collantes? Pouvais-je seulement imaginer à quoi ressemblerait leur Scandinavie sexy et libérée trente ans plus tard?

Pour dessiner des nuages aussi lourds sur un ciel aussi limpide, il fallait être doté de seconde vue. D'ailleurs, Raspail n'avait pas planifié son invention: il l'avait vue, comme Tesla avait vu son moteur alternatif, comme je vois le paysage à travers ma fenêtre.

Il avait conscience d'avoir servi de médium - et l'humilité de le dire. «Le Camp des Saints est un livre inspiré. Ne me demandez pas par qui», me confia-t-il le 12 juillet 2019, lors de notre dernière entrevue. Il venait de publier *Miséricorde*, son roman mystique, et c'était de cela que j'étais venu lui parler. La conversation a inévitablement dévié sur sa vision d'apocalypse. Il en avait déjà raconté ailleurs la genèse, mais l'entendre répéter de sa bouche avait quelque chose d'une initiation.

«Je travaillais dans la maison d'une tante, face à la Méditerranée. "Et s'ils arrivaient?" me demandai-je.»

Ils? Une humanité famélique, désespérée, avide. Il avait campé avec précision les silhouettes, ne se trompant que sur leur provenance. Non, l'Inde, si surpeuplée qu'elle soit, ne viendra pas déverser son trop-plein en Europe. Elle n'atteindra pas la densité de néant nécessaire.

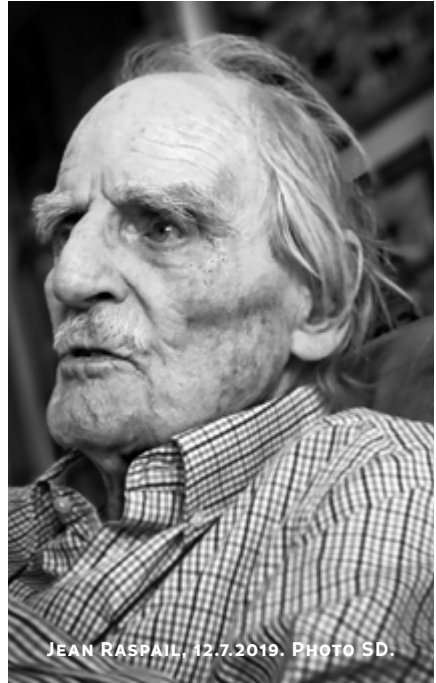
À partir de la vision initiale, une phrase de l'Écriture lui revint comme un mantra: «...et ils envahiront le camp des saints».

«Dès lors, l'écriture fut facile. Le livre m'a été quasiment dicté, tous les matins et tous les après-midi. En me couchant le soir, je ne savais pas ce qui allait se passer dans mon récit le lendemain.»

Toute la suite ne fut qu'une série de signes.

«Quelques années plus tard, un cargo de Kurdes est venu s'échouer à l'endroit précis où le livre fut écrit.»

Il aurait pu sourire, sardoniquement, ces dernières années, en



JEAN RASPAIL, 12.7.2019. PHOTO SD.

regardant les nouvelles. Mais il était au-delà de ces consolations. Jean Raspail avait l'âme trop noble pour se rengorger de sa clairvoyance. Avec ce roman - et d'autres encore -, il est entré dans le cercle des devins de la littérature. Car les grands auteurs sont des oracles. La fable gothique du *Frankenstein* de Mary Shelley, écrite à dix-neuf ans pour tuer l'ennui et gagner un pari, condense la folie et l'échec de l'aventure scientifique dès ses débuts. Cas plus énigmatique encore: les *Démons* de Dostoïevski. La description exhaustive, à un demi-siècle d'avance, des prototypes et des mécanismes psychologiques de la Révolution russe. Plus vraie, plus actuelle et plus profonde qu'aucune

étude jamais publiée sur le sujet. Et puis - le débarquement de Raspail.

S'il n'y avait que ce roman à retenir de lui, tout malséant qu'il est, Raspail serait un témoin capital de l'époque et l'auteur phare de la littérature française du demi-siècle. Mais il y a derrière, devant, à côté, une œuvre foisonnante, exaltante, mémorielle, géographique, ethnographique. Le fait que le ministre de la Culture ne se soit pas dérangé pour ses obsèques confirme la justesse de son anticipation. Sans même attendre la mort de son dernier capitaine, la France avait fait table rase d'elle-même.

MÉDAILLON

La nouvelle de la dormition de Raspail m'a trouvé en Serbie. Il a fallu prendre l'avion puis le train, observer les consignes d'hygiène, se plier au rituel des masques... Tout au long de la route, j'avais éprouvé du mépris, et puis de la peine, pour cette humanité qui avait si facilement consenti à se laisser poser des muselières. Je ne voyais plus son visage.

Raspail a sans doute haï davantage encore cette comédie. C'est peut-être pour cela, aussi, qu'il est parti. Lui, l'homme du grand large, s'enchifrenner les narines dans de la gaze hygiénique!

Le visage de Raspail n'en acquiert que plus de relief. Mon premier réflexe a été de retrouver la dernière photographie que j'ai prise de lui, ce 12 juillet de l'an dernier, dans son appartement. Il vivait juste au-dessous d'un autre rescapé d'une humanité plus vive, Jean-Paul Caracalla.

L'un comme l'autre, ils sont partis centaines ou presque et «rassasiés de jours», comme dit le Livre. Pourra-t-on en dire de même à mon sujet, à *notre* sujet, nous à qui l'on prépare une séquence de jours tous identiques et planifiés d'où toute escapade, géographique ou spirituelle, aura disparu?

Je l'avais photographié un peu à son insu, au fil de la conversation. Je ne voulais pas qu'il prît notre rencontre pour une visite préobituaire. Il était physiquement fatigué, je craignais pour lui et je le contemplais en cachette pour bien graver ses traits et ses allures dans ma mémoire. Je ne croyais pourtant pas que ce serait notre dernière entrevue.

Il avait un profil de médaillon avec un grand nez busqué, les orbites



profondes abritées sous des sourcils broussailleux et la solidité osseuse des vieux Serbes. Il ressemblait à s'y méprendre à un voïvode de la Grande Guerre ou à mon témoin de mariage. Au temps où ces choses s'étudiaient encore, des savants avaient vu une composante «dinarique», serbe donc, dans certains types humains de l'ethnie française. Mystère des

migrations anciennes - et clef secrète, peut-être, de cette profonde fraternité de deux peuples non voisins. Une photographie (transmise par le vice-consul Chenaux) de notre première rencontre, où il me dédicace un exemplaire des *Royaumes de Borée*, enregistre mon ébahissement devant cette si évidente parenté.

Raspail avait spontanément choisi son camp au temps où l'OTAN et ses sous-traitants nazislamiques se livraient à la chasse aux Serbes. Comme le Victor Hugo d'*On assassine un peuple!*, il avait réagi d'instinct, alors que son traditionalisme catholique aurait pu incliner sa sympathie du côté de la cause croate. Or la destinée serbe n'était pas pour lui une affaire humanitaire, pas même une «cause», mais un front où lui, son peuple et sa civilisation étaient impliqués. D'où lui venait cet instinct si sûr pour repérer les derniers des Mohicans - et se rallier à eux?

MENTOR

La renommée du *Camp des Saints* lui rend un mauvais service en privant le romancier d'un jugement équitable. Par ce livre et par ses convictions exprimées, Raspail est «marqué», rangé dans un camp auquel tout est dénié, l'humanité et même le talent. Comme un Jean Cau, il a été rejeté par l'Académie au profit d'obscurs anesthésistes uniquement pour les idées malvenues qu'on lui prêtait. Cet ostracisme, sa philosophie du «dernier carré» l'a peut-être poussé à le chercher un peu. Sylvain Tesson le décrit comme un gardien opiniâtre

des ruines. Opiniâtre mais non idiot, qui ne se berce d'aucune restauration, ne soutient aucun pouvoir sinon les rois sans trône, ne brigue aucun poste sinon les trônes sans roi. Il s'est contenté de construire un «contremonde» imaginaire pour rappeler aux victimes du cloisonnement totalitaire que d'autres réalités sont toujours possibles.

C'est cette sagesse, justement, qui l'élève au-dessus des eaux politiques où l'on aurait voulu le noyer. Si quelqu'un au XXe siècle a su rendre à César ce qui est à César, c'est bien Raspail. Toute sa construction d'un royaume de Patagonie imaginaire au trône vacant dont il n'était que le consul constituait une défense, pour lui et ses compagnons, contre la tentation de l'engagement temporel. C'est pourquoi son œuvre peut et doit être lue dans une lumière spirituelle.

Je l'ai moi-même longtemps rangé parmi les romanciers de la grande route et des grands sentiments, les Emilio Salgari, Twain, Conrad, Stevenson ou Monteilhet - et légèrement snobé pour cette raison. Aux romans d'action, aux livres engagés, je préférerais les voyages intérieurs de Proust, Durrell, Handke ou Simenon, sans voir que j'avais à portée de main le double français de Graham Greene. Il y a, dans la culture littéraire française, une certaine honte à confesser le pur plaisir de l'aventure.

Ce plaisir même rajoute une couche de malentendu au jugement de Raspail. Comment prendre au sérieux un romancier si entraînant?

MYSTIQUE

Pourtant, toute son œuvre est baignée d'une lumière métaphysique comme les places désertes de Chirico. Ses exils impossibles se résument à des tentatives de fuir le mal qui règne sur ce monde et de vains remèdes contre l'acédie, le désespoir des ascètes - également appelé démon de midi. Ses explorations, des coups de coude dans les murs du compromis et de la trivialité dont nous entoure notre condition. Ses causes perdues, la défense d'une humanité bancale, souffrante, imparfaite et lumineuse, telle qu'elle fut donnée et telle que son destin - et non l'ingénierie sociale - la façonna.

À Svalbard, l'industrie agroalimentaire a construit un bunker pour protéger de sa propre manipulation les semences originelles du monde végétal. Raspail fit de même pour l'humain, depuis les Alakalufs de la Terre de Feu jusqu'aux derniers prêtres tourmentés par le péché et la grâce dans une France trivialisée jusqu'à l'os. La splendeur du style, le panache des personnages arrêtent le lecteur avant l'entrée dans le véritable sanctuaire. Toute son œuvre est un balcon donnant sur les paysages de la fin des temps. Autrement dit, de la fin de l'humain créé et non fabriqué.

La première page de *Septentrion*, à elle seule, résume cette révélation.

Tout allait vite, avec des modifications tangibles dans notre vie de tous les jours, mais rien n'était net. Tout changeait dans le flou, comme si une sorte de guimauve envahissante, poisseuse et tenace, transfusée dans les artères vivantes du

pays, gelait les cœurs et les âmes, et aussi les rouages de l'État, les activités de la nation, pétrifiant jusqu'au corps profond de la population.

La guimauve poisseuse et tenace qui gèle les cœurs et les âmes, qui paralyse l'humain face au mal, qui ne l'a pas identifiée en lui-même? Mais qui s'est demandé ce qu'elle signifiait - et qui (sinon Zinoviev) y a donné une réponse aussi compacte et aussi nette: une nouvelle éternité, mais cette fois aussi inerte que la mort?

Tout juste comprenions-nous que s'avancait rapidement, de façon informe et inexorable, une sorte d'éternité différente. Rien ne ressemblerait plus à hier, rien ne changerait plus jamais, une fois les choses accomplies... Quand l'homme veut changer l'homme, se substituant au Créateur, qu'il le change et qu'il l'a changé, est ce qu'on peut, humainement parlant, s'opposer à la marche de cette éternité nouvelle?

Une éternité où rien ne bouge plus, où tout est sur rails, programmé... Elle ne peut advenir que si nous l'acceptons et nous l'acceptons parce que nous la croyons inéluctable. Cette guimauve nous ralentit et nous paralyse peu à peu comme une sclérose en plaques. Nous ne réagissons déjà plus à rien qui ne nous touche immédiatement. Nous ne pouvons déjà plus donner un bras ou un doigt pour une cause, pour notre pays, tout juste, peut-être, pour la famille proche.

Je connais cette maladie dont il a pressenti le déferlement - préalable nécessaire au débarquement

des envahisseurs. À la sclérose elle ajoute l'oubli, oubli de ce que je suis, d'où je viens et de tout ce qui précède le moment présent. Je m'y arrache d'ailleurs avec une peine immense pour écrire ce texte. La seule chose que je lui ai demandée au pied de son cercueil, en l'église Saint-Roch, était de me donner la force de surmonter cette léthargie.

MISÉRICORDE

Cet ultime roman, inachevé, sur le crime hideux et la soif de rédemption d'un prêtre, l'a surpris lui-même. «Je n'ai jamais écrit de livres religieux, m'a-t-il dit. Celui-ci n'était pas prémédité. Je ne sais comment c'est venu. Une plongée dans la conscience. Une ligne privée entre l'au-delà et moi.»

Il ne pouvait être achevé, ce champ d'allégorie où chaque personnage n'est qu'une facette de lui-même. Nul être intègre ne peut mettre la touche finale à son propre portrait. Dans ce texte court qu'est *Miséricorde*, pourtant, il réunit tout ce que la littérature chrétienne en France avait encore à dire depuis les paroisses désertées de Bernanos et de son *Monsieur Ouine*. La foi était le seul continent qu'il n'avait pas fini d'explorer - et qui l'attirait pourtant si fort depuis *L'Anneau du pêcheur*.

«Je suis religieux, depuis toujours. Je n'ai jamais été ultrapraticien, non, du tout. Mais je crois à la transcendance et au sacré qui vit en chacun.»

Dans *Miséricorde*, la simplicité, le bon sens, l'espérance livrent bataille à la science sèche des avocats, des juges, des évêques d'appareil et des vicaires.

Trois religieux traversent des causses désolés où les paroisses se meurent et où l'humain abandonné à la misère et à la solitude la plus absolue se venge de sa Création par les crimes les plus abominables. Les landes désolées de l'âme sont le terrain nu où se livrent toutes les batailles de son épopée. Il n'y aurait pas eu un seul conquérant à l'horizon si, de ce côté-ci, il n'y avait pas eu un vide béant à remplir.

Les envahisseurs, nous l'oublions, sont les premiers déracinés. Ceux qui se disent leurs victimes sont responsables de deux tragédies, celle des arrivants et celle des sortants. En étendant à la planète entière un univers sans attaches, ils ont préparé le déracinement des peuples qui, comme une cascade de dominos, les balaya à leur tour.

Qui se souvient des Hommes? Le titre de son roman austral est l'interrogation qui aura tourmenté l'âme de Raspail jusqu'à son dernier souffle. Il avait senti, l'un des premiers, qu'à l'ère des ingénieurs et des robots et de toutes leurs combinaisons hybrides, les hommes étaient en soi une espèce menacée. Les plus instruits, les plus civilisés étant justement les plus précaires.

MYTHE

Raspail avait soigneusement mis au point la symbolique de ses obsèques. Il n'y eut de couleurs que le bleu-blanc-vert de la Patagonie. Les uniformes et les robes du monde réel étaient au garde-à-vous devant le drapeau du rêve et de la geste.

Il croyait aux «isolats», m'avait-il



PARIS, SAINT-ROCH, 17.6.2020

dit en juillet. «Un jour ils se rejoindront pour reconquérir le pays.» Il voyait même dans le Puy-du-Fou un signe avant-coureur. En attendant, il a offert avec sa Patagonie un royaume de recours pour tous les dépossédés de leur territoire. A l'issue de sa course en ce monde, ne restait debout que ce royaume-là.

Dans l'*Anneau du Pêcheur* (mon préféré parmi ses romans) le dernier des antipapes d'Avignon, berger familiale, fait à pied le trajet de Rome pour remettre son anneau à une institution qui sera elle-même

- selon les écritures - emportée par l'incendie. La légitimité a plié le genou devant la légalité pour sauvegarder la tradition - pour rien. Il n'y a plus d'anneaux, de crosses, de chaires ni de tiaras. Comme dans Tolkien, l'anneau de la puissance temporelle a finalement été jeté au feu. Il ne reste plus que des âmes sans bouclier face au Mal sans masque. Comme pour un franc duel, on a tombé la veste et même la chemise. Nous nous battons désormais avec l'Ennemi à torse nu. Une situation que les héros de Raspail affectionnent!



POST-SCRIPTUM: GRATITUDE

Je ne l'avais jamais rencontré au temps des guerres balkaniques, juste entrevu de loin sa silhouette. Bien des années plus tard, en 2009, dans la généreuse maison des Bless, en Suisse, où l'on avait organisé une «causerie au coin du feu» en son honneur, j'avais osé lui remettre un exemplaire de mon recueil de randon-

nées *Valais mystique* qui venait de paraître. Pendant le repas, je l'avais vu se lever de sa table, scruter l'assistance et se diriger vers moi. «C'est vous qui avez écrit ceci?» Oui, répondis-je, intimidé. «Donnez-moi votre adresse, je vous écrirai.» Menace ou compliment? La lettre que m'adressa le Consul était si magnifique que j'en fis, avec son autorisation, la préface

Une lettre de Jean Raspail

Paris 30 XI 2009

Cher Slobodan Despot,

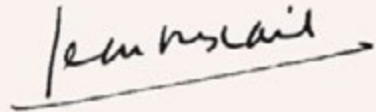
Votre Valais mystique est magnifique ! Je viens seulement de le terminer, car la lecture a été longue : il n'est pas un de vos « itinéraires » que je n'aie relu au moins trois fois d'affilée, le soir, dans mon lit, puis méditant avant le sommeil. Pour vous paraphraser (Locus amœnus), page 92, « s'attarder (en de tels lieux) à une telle lecture, la bouche close et l'âme ouverte, équivaut à une longue prière. »

Je ne prendrais pas la peine de vous écrire s'il s'agissait de compliments fabriqués. Votre livre m'a ému au plus profond de ce qu'il me reste de notre vieille foi et de notre vieille civilisation européenne. Je ne me souviens pas d'avoir lu un ouvrage contemporain d'une telle force et d'une telle hauteur de sentiments et de conviction. C'est sublimement écrit et le cadrage des photos y joue aussi un grand rôle.

Ce Valais mystique est le souvenir majeur qui me restera de mon équipée à Lausanne.

Je vous en remercie de tout cœur.

Fraternellement



de la deuxième édition de mon livre. Ces quelques phrases de Raspail m'ont littéralement autorisé à devenir écrivain.

* Remerciements : au vice-consul Jean-Philippe Chenaux qui me permit d'accéder à la nationalité patagone avec le titre tout honorifique de vice-consul de Patagonie en Valais ; à Christian Bless et à sa famille ; à M. François Tulli, infatigable chancelier ; aux Patagons illustres ou obscurs qui continuent de semer sur les chemins de bitume gris des éclats de grandeur et de rêve.



ENFUMAGES par Eric Werner

Exil, mode d'emploi

L'EXPÉRIENCE DE L'EFFONDREMENT NOUS CONFRONTE À UNE POSSIBILITÉ QUI N'EST QUE TRÈS RAREMENT PENSÉE PAR L'ÊTRE HUMAIN: CELLE D'AVOIR UN JOUR À TOUT QUITTER, À TOUT ABANDONNER.

Nous avons brièvement évoqué la semaine dernière le beau livre de Ernst Jünger, *Les Falaises de marbre*, paru en 1939. Dans ce livre, l'auteur imagine ce que pourrait être un effondrement civilisationnel, à quoi il pourrait ressembler. Il vaut la peine d'y revenir.** Le récit de Jünger se situe hors du temps, dans un lieu et un décor très largement inventés. L'effondrement qu'il décrit est pour une part le produit d'une invasion extérieure, mais cette invasion est précédée d'une longue période d'affaiblissement interne, et c'est sur elle, surtout, que Jünger concentre son attention. Tout au long de cette période, qui s'étend sur une dizaine d'années (si l'on interprète certaines données du récit), on assiste à une multiplication des dysfonctionnements au sein de la collectivité, dysfonctionnements que les autorités se montrent incapables de corriger, quand elles n'en viennent pas elles-mêmes à les encourager. Les mœurs se relâchent, alors que la criminalité explose. L'Etat est infiltré par toutes sortes de sectes idéologiques et de mafias, un peu comme on le voit aujourd'hui dans nos pays. L'effondrement est donc, pour une part au moins, un phénomène endogène. À la fin, il est vrai, survient l'invasion, mais tout à la fin seulement.

Par ailleurs, Jünger ne se contente

pas de décrire une certaine réalité. Il s'emploie à répondre à la question: que faire? Quelle attitude adopter en ce genre de situations?

SEUL CELUI QUI SE RETOURNE...

Dans les *Falaises de marbre*, Jünger se montre très ferme sur un point: rien ne sert de recourir à la violence pour s'opposer à la violence, il serait même contre-productif d'y recourir. Ceux ayant recours à la violence ont d'ailleurs toutes les chances de mourir eux-mêmes de mort violente. Et c'est ce qui se passe dans le récit. Les quelques personnes qui prennent les armes passent très vite de vie à trépas. Mais la leçon du livre va plus loin encore. Ce que suggère en fait Jünger, qui en ce sens se montre fataliste, c'est que lorsque le corps social se trouve en proie à certaines pathologies, de celles, en particulier, qui sont décrites dans le livre, au-delà du moins d'un certain stade d'évolution de la maladie, il cesse d'être techniquement possible de s'y opposer. Une seule et unique chose doit dès lors encore nous préoccuper: notre propre salut et survie personnels. C'est ce qu'illustre le récit lui-même, puisque la dernière scène nous montre le narrateur quittant la ville en flammes pour aller se réfugier chez des amis en terre étrangère.

L'expérience de l'effondrement nous confronte ainsi à une possibilité qui n'est que très rarement *pensée* par l'être humain: celle d'avoir un jour à *tout quitter*, à *tout abandonner*. «Sur cette terre, il n'est point d'asile où nous puissions nous établir», écrit Jünger. Et encore: «Nulle maison n'est bâtie, nul plan n'est tracé, où la perte future ne soit la pierre de base, et ce n'est point dans nos œuvres que vit la part impérissable de nous-mêmes». Pour comprendre ce dernier membre de phrase, il faut avoir en tête le fait que le narrateur laisse derrière lui la moisson d'un très grand nombre d'années de travail, et aussi une immense bibliothèque. L'incendie n'épargnera rien, tous ces livres partiront en fumée. Le narrateur n'emportera rien non plus rien avec lui.

Une douzaine d'années plus tard, dans un autre texte, le *Traité du rebelle* (1), Jünger reviendra sur cette thématique de l'exil, et cela au terme d'une réflexion sur ce qu'il appelle les «biens propres», autrement dit les biens qu'on peut considérer comme inaccessibles à la destruction (par opposition aux biens matériels, qui eux, au contraire, lui sont accessibles): «Quand on a vu flamber une capitale, arriver les troupes de l'Orient (allusion à ce qui s'est passé en 1945 en Allemagne, EW), on ne pourra jamais plus se départir d'une vive méfiance envers tout ce qui peut se posséder. Elle vous profitera: car on sera de ceux qui tournent sans trop de regrets le dos à leur ferme, à leur maison, à leur bibliothèque, si les circonstances l'exigent. On constatera même qu'à l'abandon se joint un geste de liberté.

Seul celui qui se retourne subit le sort de la femme de Loth».

L'exil doit donc s'entendre au sens large. Concrètement, il signifie que rien n'est jamais acquis dans la vie. Nous pouvons très bien être acculés à devoir un jour tout quitter, tout abandonner. Et ce qui précède s'applique aussi aux collectivités. Car, là aussi, les bibliothèques peuvent prendre feu, concrètement: l'héritage culturel disparaître ou se perdre, la transmission ne plus se faire dans ce domaine. Au siècle de l'idéologie LGBT, de l'école tout-numérisée et des révolutions raciales, qui prétendrait que ce risque n'existe pas?

LES HOMMES-AUTOMATES

Revenons-en au *Traité du rebelle*. Le titre allemand du livre est: *Der Waldgang*, mot renvoyant allusivement à ce qu'on appelait au XVIII^e siècle la «petite guerre», celle des troupes légères («chasseurs» ou «coureurs des bois»). Le rebelle est un *Waldgänger*, un coureur des bois (2). Le *Traité du rebelle* a été publié en 1951. Entre 1939, date de la publication des *Falaises de marbre* et 1951, bien des choses se sont passées, et donc, tout naturellement, les positions éthiques de Jünger ont également évolué. Le thème de l'effondrement reste ici encore très présent (au travers de la métaphore du *Titanic*, ce paquebot de luxe qui sombra en 1912 dans l'Atlantique à la suite d'une collision avec un iceberg), mais Jünger se focalise ici surtout sur l'ensemble des problèmes liés au développement technique et à ses applications sociales. On en a un exemple avec la propagande, qui est une «sous-espèce de technique», dit Jünger. Elle nous met en rapport

technique avec le droit et avec la morale, précise-t-il, mais en rapport technique seulement. C'est la base même du totalitarisme contemporain. Jünger n'utilise pas lui-même le mot totalitarisme, en revanche il parle d'«embrigadement zoologique», ou encore d'«automatisme». L'automatisme est ce qui caractérise les sociétés contemporaines, toutes les sociétés contemporaines, en fait: au-delà donc de leurs orientations idéologiques respectives (en définitive secondaires).

Jünger relève également que dans ces sociétés, les institutions en viennent progressivement à se transformer en «armes de guerre civile», ce qui est logique puisque le rapport au droit et à la morale n'est plus aujourd'hui que «technique». Il n'est donc là que pour en donner l'apparence, très exactement «sauver les apparences». Il n'a aucune réalité. Conséquence, il n'est plus aujourd'hui tellement possible de leur faire confiance. À quoi bon, par exemple, continuer à aller voter? On peut certes continuer à le faire, mais est-ce très utile? Ernst Jünger n'entre pas trop ici dans les détails. Mais on se rend vite compte en lisant son livre (et surtout en le relisant, car il est souvent dense et elliptique) que la notion de «petite guerre» à laquelle, on l'a vu, renvoie le titre de l'ouvrage (*Der Waldgang*) n'est pas un vain mot. Exemple, cette phrase sur la liberté, où Jünger précise que par liberté, il ne faut pas entendre seulement la liberté «qui proteste ou émigre»,

mais celle «qui décide d'engager la lutte». On tourne ici très clairement le dos au fatalisme. L'exil reste ici une possibilité, mais il y en a aussi une autre: la lutte.

Jünger dit encore: «Le Rebelle a pour tâche de fixer la mesure de liberté qui vaudra dans les temps à venir, en dépit du Léviathan (...) La résistance du Rebelle est absolue. Il sait aussi qu'en ce qui le concerne la peine de mort n'est pas supprimée». La notion de résistance recouvre évidemment beaucoup de choses. Mais elle dit quand même bien aussi ce qu'elle veut dire. La question ici posée n'est plus seulement celle de la survie (comment survivre à l'effondrement?), mais de la liberté, au sens où la liberté s'identifie à la décision «d'engager la lutte». On l'engage donc, avec tous les risques que cela comporte, y compris le risque de mort.

C'est ce que nous dit le texte. Le *Traité du rebelle* comporte encore d'autres éléments en lien avec l'idée de liberté. Nous y reviendrons la semaine prochaine. Nous essayerons dans ce cadre-là de nous représenter ce que signifie aujourd'hui précisément défendre la liberté: si tant est que cela ait encore un sens.

NOTES

1. Ernst Jünger, *Traité du rebelle*, in *Essai sur l'homme et le temps*, Christian Bourgois, 1970.
2. À partir du mot *Waldgang*, Jünger a forgé celui de *Waldgänger* (cf. *Journaux de guerre*, Gallimard, Pléiade, 2008, p. 945, et la note).

Le magazine de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET ou nous écrire: antipresse@antipresse.net

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

LA POIRE D'ANGOISSE

Conso-soumission

POUR CETTE CHRONIQUE DE LA CENSURE ORDINAIRE, JE CÈDE LA PLUME À NOTRE CORRESPONDANT RÉGULIER MICHEL DE ROUGEMONT, QUI MET LE DOIGT SUR UNE CONSÉQUENCE COCASSE, ET NÉANMOINS «LOURDE», DE L'IDÉOLOGIE DOMINANTE. LES ENTREPRISES POURRONT-ELLES ENCORE VENDRE LEUR MARCHANDISE SANS FAIRE LA PREUVE DE LEUR «CONFORMITÉ» À LA BIEN-PENSANCE CLIMATO-RACIALO-DIVERSITAIRE? (SLOBODAN DESPOT)

Selon le résumé d'une étude du Gottlieb Duttweiler Institut, les entreprises du secteur des biens de consommation doivent **prendre position** vis-à-vis des multiples protestations actuelles: sauver la Nature, donner primauté aux communautés minoritaires, changer le changement climatique, éliminer les inégalités, etc. Ne pas le faire les expose au risque de protestations plus intenses et ciblées, allant jusqu'au boycott.

On comprendra qu'il est interdit de se positionner en faux avec telles pensées dominantes reprises par des protestataires habitués à sauter sur tout ce qui les fait frétiller. Il faut donc obéir au catéchisme, même celui inventé hier et totalement absurde. Pourrait-on imaginer Coca-Cola déclarer que *white lives matter also*, ou Exxon expliquer que *net zero carbon* est une illusion, alors même que c'est vrai?

Par-dessus le marché, ces entreprises doivent **offrir des solutions**, démontrer qu'elles contribuent à améliorer le sort de la planète, des minorités, des femmes (aussi les hétérosexuelles, mais sans trop insister) et des hérissons. Cela veut dire que l'évidente ineptie des protestataires devrait trouver du soutien professionnel de la part des entreprises. Mais il ne faut pas oublier que le *green washing* ne suffit plus. Il



faut donc que Coca-Cola fasse certifier l'utilisation de moins d'eau pour laver ses bouteilles et qu'Exxon fasse déterminer par des laboratoires agréés par Greenpeace & Co que ses octanes ont moins de carbone que les autres. La confiance ne

doit surtout pas régner !

On comprendra qu'il suffit de mettre le pistolet sur la tempe d'un chef de marketing pour qu'il fasse ce que la rue lui impose. Il mettra alors le même pistolet sur la tempe du CEO qui expliquera benoîtement à son conseil d'administration que baisser les pantalons est un acte de survie de l'entreprise. Des emplois seront ainsi sauvés, des points bonus ESG pourront être collés dans le rapport écolo-social de l'entreprise, quel bel esprit de responsabilité !

Il en va de même pour les leaders politiques dont la tâche est de suivre les mouvements, quels qu'ils soient. On verra la semaine prochaine quel sera le prochain thème du siècle, avec les lois de circonstance à faire voter. Les médias s'occupent maintenant à administrer une seconde dose de trouille à leurs publics en posant sans répit la question du déferlement d'une prochaine «deuxième vague virale», mais eux, bien sûr, ne sont jamais responsables de rien.

✿ Michel de Rougemont

TURBULENCES

RÉACTION · L'espace mental est tout sauf une affaire de «jacasserie»

En contrepoint au premier paragraphe de l'article de Slobodan Despot intitulé «La reconquête de l'espace», paru dans le numéro 237 de l'Antipresse.

Les vraies frontières sont intérieures

Opposer liberté intérieure et liberté de déplacement peut ne pas être fructueux, ainsi qu'il en va souvent dans un mode de pensée dichotomique. Car la liberté n'est-elle pas d'abord une affaire d'intériorité, aux antipodes de la «jacasserie»? Laissez à lui-même, notre monde intérieur demeure, il est vrai, un labyrinthe chaotique où règne un assourdissant vacarme. S'y entrechoquent, à l'occasion avec fracas, une collection infinie d'affects, d'ambitions, de colères, d'appétits, de rancunes, d'émotions troubles, de désirs et d'aspirations multiples et contraires: au plus profond de nous, la cacophonie bariolée et pour le coup jacassante est la règle. Et c'est dans ce chaos intérieur que sont les plus infranchissables frontières: car ce tumulte rugissant de l'âme empêche de voir et de sentir vraiment, d'entendre et de comprendre vraiment, et même d'aimer vraiment.

Conquérir la liberté intérieure qu'une longue tradition ascétique et érémitique, chrétienne mais aussi bouddhiste, regarde comme la liberté véritable, relève d'un constant effort: apaiser la violence spontanée des affects, ouvrir le cœur à la compassion et à l'amour désintéressé, permettre à l'esprit de penser en harmonie avec le cœur, alléger l'âme de ses pesants fardeaux passionnels, renoncer aux vanités du monde, demande un patient travail de discernement et de détachement. Mais l'intériorité apaisée donne à ceux qui l'atteignent la liberté infinie des horizons océaniques: plus

n'est besoin alors de multiplier les décors et les paysages, quand l'espace intérieur a pris les dimensions du monde, d'aucuns diraient celles de l'éternité. La liberté intérieure ainsi conquise, parfois de haute lutte, donne à chaque instant l'immensité des grands espaces et la fraîcheur des grands vents. Il est bien sûr toujours possible de parcourir le monde physique, et que cette liberté d'aller «où nous voulons» soit possible demeure tout à fait essentiel; mais les entraves intérieures sont les plus efficaces et les plus pernicieuses des frontières, en ce qu'elles enferment l'âme dans une prison d'autant plus verrouillée que les limites n'en sont pas visibles.

La mobilité physique comme illusion d'optique et symptôme du libéralisme

Le désir d'embrasser la diversité terrestre en parcourant le monde a donné à la littérature mondiale ses plus beaux récits; à son tour, le lecteur, marchant dans les pas de l'auteur, enrichit sa galerie intérieure de nouveaux tableaux et d'impressions de voyage. Pour autant, l'incroyable développement des déplacements de longue distance permis par le maillage ferroviaire des continents puis par l'industrie automobile et aéronautique a été principalement l'instrument du pillage des ressources et du développement débridé des échanges commerciaux, dans un système fondamentalement inégal et biaisé. Le culte libéral de la croissance et du PNB a rendu nécessaire la démultiplication des échanges de marchandises et de services, dans une logique d'accaparement et d'accumulation sans fin. Regardée sous cet angle, la mobilité internationale des hommes et des affaires, la «liberté» des multinationales «d'aller où elles veulent, quand elles veulent, comme elles veulent» apparaît

davantage comme un symptôme du libéralisme économique que comme un droit fondamental des peuples, dont la mobilité physique demeure, partout sur terre, très largement limitée par la pauvreté. Il y a là un effet d'optique aveuglant: malgré la «démocratisation» des «voyages», le développement moderne de la mobilité lointaine masque l'immobilité contrainte du plus grand nombre.

Fuir ou boire l'horizon

Il est banal de proposer que partir permet aussi de fuir: fuir l'autre, fuir les autres, le quotidien terne ou abrutissant, les murs de sa maison, son propre chaos intérieur ... Loin d'élargir et de consolider la liberté, le voyage n'est plus alors qu'une parenthèse, un laps d'espace et de temps, un entre-deux seulement destiné à mettre en suspens le réel, que l'on va retrouver, encore plus insupportable et pesant, au retour. Mais qui peut prétendre voyager sans «bagage» mental? En outre, fuir peut parfois être nécessaire et la fuite peut être belle, voire s'avérer pleinement salutaire. Et même les âmes les plus sereines aspirent à boire l'horizon, à se fondre dans la ligne bleue de la mer et du ciel, la ligne claire du désert et du vent, la ligne sombre des montagnes et des forêts, les bruits mouvants des villes et la paix des chemins. Partir, tout particulièrement après en avoir été empêché, est une joie et une ivresse... Et les plus beaux poèmes ne sont-ils pas des invitations au voyage?

* **Marie-Hélène Soulier**

LISEZ-MOI ÇA! • «Le Paysan parvenu» de Marivaux

Ce qu'il apporte. Raconté par le «paysan» lui-même, le roman est l'histoire de son ascension sociale depuis son arrivée à Paris jusqu'à son établissement définitif. De son dégrossissement aussi. Le ton est celui du roman picaresque, mais la nature des aventures est beaucoup moins dangereuse. Le plus grand des

dangers encourus n'est que celui de subir les assiduités d'une femme peu au goût de ce brave Jacob! Mais il raconte avec beaucoup d'esprit les péripéties qui bâtissent son destin. Et ce sont principalement les femmes, sensibles à sa mine pleine de santé, qui feront sa fortune. Il nous donne l'occasion de constater qu'au début du XVIIIe siècle, un bon garçon fraîchement débarqué de sa Champagne natale pourra se faire le cœur et les sens grâce aux femmes, qu'il voudra aimer toutes, sincèrement et successivement, avec une nette préférence pour les marquises. **Ce qu'il en reste.** Point de morale ou de message. On s'installe dans ce récit comme dans une bergère Louis XV. Sinon qu'il ne sert point de dissimuler, et que la franchise, qui ne signifie pas grossièreté, paie toujours. Avec des manières, et de la légèreté. Avec plaisir, on picore un patrimoine littéraire qui nous rappelle que la France pouvait produire un peu de grâce pour elle-même. Et de la drôlerie: «*Catherine était grande, maigre, mise blanchement, et portant sur sa mine l'air d'une dévotion revêche, en colère et ardente; ce qui lui venait apparemment de la chaleur que son cerveau contractait auprès du feu de sa cuisine et de ses fourneaux, sans compter que le cerveau d'une dévote, et d'une dévote cuisinière, est naturellement sec et brûlé.*»

A qui l'administrer? Avant que Marivaux et son marivaudage ne soient censurés, poisons dans sa lecture les forces civilisées qui nous permettront d'affronter la vulgarité ambiante.

* Marivaux, *Le Paysan parvenu*, Flammarion. Suggestion d'Anne Demonet.

USA • BlackRock, quatrième pilier du gouvernement?

BlackRock est devenu la «quatrième branche du gouvernement» américain et l'extension officieuse de la Fed, d'après cette enquête de *Bloomberg*. Ce géant

privé de la gestion d'actifs intervient désormais directement au nom de la banque centrale américaine pour sauver les marchés financiers.

BlackRock reçoit de tels mandats de la Fed souvent sans appel d'offres préalable. Après avoir accepté de racheter en 2008 les actifs toxiques de Bear Stearns et d'AIG à la demande de la Fed et du Trésor, BlackRock va aider ce coup-ci les autorités en rachetant, pour le compte de la Fed, 750 milliards \$ de dette *corporate*, y compris parmi ses propres ETF obligataires (*iShares*).

Premier constat, une telle mission politique aurait dû être répartie sur un plus grand nombre de gérants d'actifs privés. Mais ici, on cumule les infractions éthiques: pratique anticoncurrentielle, hyperproximité du pouvoir, conflit d'intérêts et risque de délit d'initié (BlackRock sait ce qu'achète la Fed!), position dominante et politisation inquiétante d'un asset manager privé devenu, avec 7400 milliards sous gestion, trop gros pour être indépendant.

Autre souci, BlackRock, avec Vanguard et StateStreet, gère ensemble 80 % de tous les actifs investis sous forme de fonds indiciels. Cela pose question sur le poids de ces géants en tant qu'actionnaires pesant très lourd dans la cote mondiale, et sur leurs votes aux assemblées d'actionnaires. En 2019, BlackRock et Vanguard ont par exemple voté contre 90 % des propositions liées au climat. La question de la taille et de la position dominante préoccupe aussi les autorités anticartel. Les experts interrogés dans l'article évoquent un besoin de surveillance accrue sur de tels acteurs géants, situés au croisement de l'économie et de la politique.

Félicitations à Bloomberg pour cette enquête qui, elle est éclairante et indépendante.

* **Myret Zaki**

RUSSIE • Qui a peur de Platchkine?

Le 4 juin, l'ex-diplomate et politologue Nikolaï Platchkine a été interpellé à Moscou et assigné à résidence pour deux mois. Après une perquisition à son domicile, il a été accusé d'actes de violence, d'usage d'armes et d'explosifs, ainsi que d'incitation à la révolte, des faits qui pourraient lui valoir jusqu'à 10 ans de prison. Stupeur dans les réseaux sociaux, mais peu d'émotion dans les médias. Personne n'arrive à croire que le brave Platchkine, très présent dans les débats politiques à la télévision comme sur les réseaux sociaux, ait pu se transformer soudainement en un dangereux terroriste et un propagateur de fausses informations. L'enquête en cours n'a encore fourni aucune preuve matérielle des intentions subversives de Platchkine.

Depuis deux ans, Platchkine s'était fait connaître pour son opposition croissante à la politique intérieure du Kremlin, une opposition essentiellement verbale qui a conduit en 2019 à la création d'un mouvement intitulé Pour un nouveau socialisme. Ce mouvement teinté de nostalgie pour l'époque soviétique s'est transformé cette année en un parti nommé Alternative pour la Russie. Au programme: nationalisation des ressources naturelles au profit de la population, introduction d'un taux progressif d'imposition sur le revenu, gratuité de l'enseignement secondaire et universitaire, interdiction des affaires offshore pour les grands groupes, abandon de la réforme en cours sur les retraites, limitation du mandat présidentiel à deux périodes de quatre ans.

Quel danger représente pour le pouvoir ce nouveau parti qui ne compte que quelques dizaines de milliers d'adhérents pour un pays de 146 millions? Pour l'hebdomadaire *Moskovski Komsomolets*, «l'arrestation de l'opposant patriote [qu'est Platchkine], marque la fin du consensus criméen». Par quoi il faut entendre la fin de l'état de concorde nationale suscité par

le retour de la Crimée dans le giron de la Russie en 2014.

Platochkine, qui dans le passé a appuyé Poutine pour sa politique de renforcement de la nation, en appelle maintenant ouvertement à sa destitution et au rejet de la révision de la Constitution, sur laquelle le peuple est invité à se prononcer le 1er juillet. Paradoxalement, Navalny, toujours présenté comme l'opposant N° 1, n'est pas inquiet et reste en

liberté, alors qu'en apparence ses mots d'ordre ne sont pas moins mobilisateurs que ceux de Platochkine. Ce qui fait la différence entre les deux opposants? Aux yeux du pouvoir, Navalny peut paraître moins dangereux, car le peuple d'en bas s'identifie mal avec ce bobo de la capitale qui rêve d'Occident et trouve les moyens nécessaires pour envoyer sa fille étudier dans une université californienne.

✧ **Jean-Marc Bovy**/19.06.2020

Pain de méninges

LE CHEF D'ORCHESTRE OU LA BÊTE?

Il est rare que les mouvements de foule spontanés ne soient pas, en fait, plus ou moins manipulés. Et l'on imagine aussitôt une sorte de chef d'orchestre tout-puissant, grand manipulateur en chef tirant sur des milliers de ficelles dans tous les pays du monde et secondé par des solistes de génie. Il semblerait que rien n'est plus faux... Le monde semble soumis, non pas à un chef d'orchestre identifié, mais à une nouvelle bête apocalyptique, une sorte de monstre anonyme doué d'ubiquité et qui se serait juré, dans un premier temps, la destruction de l'Occident. La bête n'a pas de plan précis. Elle saisit les occasions qui s'offrent, la foule massée au bord du Gange n'étant que la dernière occasion en date et sans doute la plus riche de conséquences. Peut-être est-elle d'origine divine, plus certainement démoniaque? Ce phénomène peu vraisemblable, né il y a plus de deux siècles, a été analysé par Dostoïevski.

— Jean Raspail, *Le Camp des Saints*

L'Antipresse ne vit que de vos abonnements et de vos dons.

Faites-la connaître autour de vous!

Soutenez cette publication sans égale dans les nouveaux médias!

antipresse.net

CE QUE VOIENT LES EAUX

PAR PATRICK GILLIÉRON LOPREND

